PETITE COLLECTION " SCRIPTA BREVIA "

STENDHAL

Pensées et Impressions

CHOISIES

Précédées d'une introduction

PAR

JULES BERTAUT

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, Rue St-André-des-Arts, 53
1905

PENSÉES

ET

IMPRESSIONS

La Trappe p. 74

PQ
2435
.A2
BHY
1905
SMRS

PETITE COLLECTION " SCRIPTA BREVIA "

STENDHAL

Pensées et Impressions

Choisies et précédées d'une introduction

PAR

JULES BERTAUT

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

1905

INTRODUCTION

Voici un petit flacon d'essence beyliste où l'on s'est efforcé d'enfermer les principales idées chères à Stendhal ainsi que les leit-motivs favoris avec lesquels s'accordait le mieux sa sensibilité. Et ce serait, à coup sûr, un projet des plus impertinents si tout le monde ne connaissait d'avance la limite exacte de ces sortes d'entreprises : chacun sait que, quelque vaste et varié que soit un esprit, il est toujours possible de l'emprisonner en cent pages, mais l'on devine aussi ce qu'un lecteur de bonne foi doit surtout chercher dans ces cent pages, bien moins une sèche compilation incapable d'inciter son sens critique ou de justifier son

admiration qu'un motif de rêve ou d'analyse, qu'un rappel des anciens développements d'un auteur de chevet, qu'un point de départ pour des discussions futures. D'aucuns ont même voulu en faire un tremplin pour des exercices plus graves encore, et, parmi eux, s'est rangé Stendhal lorsqu'il a écrit quelque part : « J'aime beaucoup les recueils de pensées morales, même médiocres ; elles me font faire une espèce d'examen de conscience. » La différence, c'est que les pensées morales n'ont ici rien de médiocre puisqu'elles sont signées Henri Beyle, et, qu'au demeurant, ce sont bien moins des « pensées morales » que des impressions toutes personnelles, des notations d'une sensibilité aigüe qui cherchait surtout à satisfaire sa passion de curiosité sans vouloir la traduire en maximes affiliées à un système de morale ou de philosophie.

La pensée de Stendhal a ceci de particulier, en effet, qu'elle demeure toujours, même lorsqu'elle tend à l'objectivité, l'expression d'un sentiment tout personnel, né la plupart du temps d'une simple

sensation. Si l'on excepte les années de début où Beyle s'est trouvé presque entièrement sous la domination d'une certaine école de philosophes, on peut dire que, pendant tout le reste de son existence, il a bien moins pensé par son cerveau que par ses sens. Et c'est bien là, semble-t-il, qu'il faut voir l'originalité même de ces impressions. Elles sont moins des états de la mentalité que des états de la sensibilité, et, s'il arrive parfois que quelques-unes sont nées à la limite des deux influences, il sera facile d'apercevoir qu'au fond elles sont surtout ordonnées par les facultés sensibles de leur auteur.

*Cette sensibilité si riche et si profonde, dont il souffrait si fort, à vingt ans, de ne pouvoir traduire toutes les manifestations, c'est elle qui fait proprement le charme et la valeur de certaines de ces impressions. C'est parce que nous savons qu'elles ont été ressenties telles quelles, que nous connaissons l'horreur de Beyle pour l'*affecté, *son amour pour le naturel, cet amour qui a fait dire à Barbey*

d'Aurevilly qu' « il aimait le naturel comme certains empereurs romains aimaient l'impossible, » que nous les goûtons vraiment dans leur amplitude, les sachant vraies *de toute vérité, quelles que soient leur outrance ou leur bizarrerie.*

Cette outrance, n'est-ce point, du reste, l'effort constant de sa nature agitée, débordante, toujours frémissante au premier choc, toujours prête à amplifier la sensation, ne sachant contenir ni son enthousiasme ni ses haines, les portant brusquement au paroxysme, leur donnant même des apparences de paradoxe dans la joie de les avoir découvertes et dans l'enthousiasme un peu naïf à les afficher ?...

Et quant à la bizarrerie qui toujours le hanta et dont on trouvera des exemples dans les impressions et maximes morales de ce petit livre, je tiens qu'il faut y voir une des multiples manifestations de cette horreur du bourgeois qui, plus tard, devait affecter si profondément Flaubert et qui, parfois, secouait

tout entier Stendhal comme elle secouera Baudelaire. Constatons aussi que sa personnalité était capricieuse et instable, son humeur déséquilibrée, qu'il ne conservait jamais en face du spectacle humain l'impassibilité, qu'il était en toutes choses passionné, partant injuste, prompt à l'enthousiasme comme au dénigrement, au mensonge comme à la loyauté.

Cette humeur un peu inquiète donne à certaines de ses pensées une apparence de contradiction qui déroute celui qui ne connaît pas l'esprit bizarre et imprévu de Stendhal. Mais n'est-ce point la rançon de qui est plus asservi à ses sens qu'à sa raison ? Et ce manque d'harmonie n'est-il point aussi la cause d'un manque de diversité ? Parcourez les opinions de Henri Beyle sur l'amour, sur les femmes, sur l'homme, sur l'Italie, sur ses compatriotes, vous apercevrez qu'elles ne sont que des paraphrases ingénieuses d'une ou deux idées qui reparaissent à satiété sous mille formes différentes. C'est que ces idées sont essentiellement des nuances de sentiments qu'affectionne surtout Sten-

dhal, qui font corps avec lui, qu'il n'a peut-être même jamais discutées et qu'il reflète inconsciemment sur tous les sujets qu'il aborde. Le véritable psychologue aurait honte de laisser deviner quelque chose de sa propre personne à travers des observations qu'il voudrait surtout scientifiques, c'est-à-dire objectives. Stendhal, au contraire, en observant choses et gens, fait toujours beaucoup plus le tour de lui-même qu'il ne fait le tour des hommes ou des évènements. Et comme sa personnalité n'est pas diversifiée à l'infini, il arrive que l'on a tôt fait de la connaître dans tous ses ressorts.

Ne croyez point, cependant, qu'il doive en résulter pour le lecteur quelque monotonie. Rien d'aussi constamment amusant, au contraire, que la pensée de Beyle, d'abord parce que toujours sincère, étant toujours vraie, puis surtout parce que de premier jet. Nulle tartufferie d'âme qui cherche à se voiler, nul détour hypocrite pour ne pas nous choquer, nulle pudeur à dissimuler ses marottes ou à éteindre ses vices. L'affreux pédan-

tisme lui est inconnu, et, s'il est contraint, parfois, d'employer un ton dogmatique pour exprimer certaines vérités morales, son ingéniosité parvient toujours à éviter le ton grave. Il est malicieux toujours, et, s'il est aussi amusant, c'est qu'il est lui-même très amusé. La vie lui apparaît comme un spectacle infiniment curieux à travers lequel il passe et repasse, ne se lassant point d'en examiner et d'en redire les mille aspects, ne se lassant ni de voir ni de sentir, nous communiquant à nous-même sa curiosité trépidante et aigüe.

Et vous apercevez qu'en fin de compte ce qui nous charme le plus, ce sont moins les vérités morales qu'il énonce, que la forme même, le ton avec lequel il les énonce. Ce sera toujours le propre des esprits comme le sien qui se livrent tout entiers dans leurs moindres écrits de dominer leur œuvre de toute leur propre personne. Inconsciemment nous les cherchons derrière leurs personnages comme nous les guettons derrière leurs aphorismes. Et si nous aimons parfois ces personnages à la folie, si nous goûtons

fortement ces aphorismes malgré leur bizarrerie ou leur outrance, c'est qu'ils sont surtout un reflet de l'auteur, c'est que nous retrouvons en eux ses manies et ses passions et sa saveur et jusqu'à ses défauts. Nous comprenons qu'on a plutôt voulu nous donner un document sensible qu'un document intellectuel, et comme nous louons la sensibilité vivante et frémissante de s'être substituée à la froide et impersonnelle raison !

Voilà pourquoi ce petit recueil de pensées morales est surtout un recueil de pensées de Beyle et voilà pourquoi aussi, l'on ne sera probablement pas tenté, après l'avoir parcouru, de faire cette « espèce d'examen de conscience, » dont parlait Stendhal : tout au plus y pourrait-on faire l'examen de sa *conscience !*

Enfin, j'espère que son souvenir, si on l'y retrouve assez, fera oublier ce que les fleurs de cet herbier ont d'un peu sec et de fané détachées des champs où elles furent cueillies, et fera même pardonner de les avoir cueillies...

JULES BERTAUT.

PENSÉES

ET

IMPRESSIONS

L'ÉGOTISTE

Qu'ai-je été ? Que suis-je ? En vérité je serais bien embarrassé de le dire.

J'aimerais mieux être un Arabe du cinquième siècle qu'un français du dix-neuvième.

Il faut sentir et non savoir.

Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour homme d'esprit.

Un salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique et où l'on prend du punch léger à minuit et demi est l'endroit du monde où je me trouve le mieux.

L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule.

Il faut être très défiant, le commun des hommes le mérite, mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance.

J'aime le peuple, je déteste les oppresseurs, mais ce serait pour moi un supplice de tous les instants que de vivre avec le peuple.

Le ciel m'a donné le talent de me faire bien venir des paysans.

La conversation du vrai bourgeois sur les hommes et la vie, qui n'est qu'une collection de détails laids, me jette dans un spleen profond quand je suis forcé par quelque convenance de l'entendre un peu longtemps.

Le bonheur pour moi, c'est de ne commander à personne et de n'être pas commandé.

Il n'y a que deux moyens d'échapper à l'ennui quand on n'agit pas, ou un homme d'esprit dont la conversation vous amuse, ou un livre qui plaise.

Le sourire, lorsqu'on sent qu'on est supérieur à ce qu'on vous croit.

Je sens que dans les choses de la vie où je sens ma force, je suis disposé à ne point prendre de parti d'avance. Je suis sûr que dans la circonstance je ferai ce

qu'il y aura de mieux. Je suis d'avis que c'est là le caractère de la force, parce que, dans les choses où je suis faible, je n'ai jamais assez de résolutions d'avance... Je suis donc d'avis que le caractère de la force est de se f.... de tout et d'aller en avant.

Le grand mal de la vie, pour moi, c'est l'ennui.

Le bonheur est d'aimer bien plus que d'être aimé.

Il faut jouir de soi-même dans la solitude, et, à l'égard de ses amis, ne dévoiler ses pensées qu'*à mesure* de l'esprit qu'on leur trouve, autrement on court le danger de leur paraître supérieur ; de ce moment, on est perdu.

On ne se met à son aise qu'avec ceux qui se hasardent avec nous, qui donnent prise sur eux,

En nous ôtant les périls de tous les jours, les bons gendarmes nous ôtent la moitié de notre valeur réelle. Dès que l'homme échappe au dur empire des besoins, dès qu'une erreur n'est plus punie de mort, il perd la faculté de raisonner juste et surtout celle de vouloir.

Il y a longtemps qu'on ne fait plus de gestes, et qu'il n'y a plus de naturel dans la bonne compagnie.

J'aime les beaux paysages : ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore, ils créent des sensations folles, ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable.

Malheureuse vanité qui fait qu'en voulant plaire, je plais moins !

J'aime de passion les Espagnols ; c'est le seul peuple aujourd'hui qui ose faire

ce qui lui plaît, sans songer aux spectateurs.

Les convenances faisant des progrès terribles en Europe et les habitudes sociales devenant de plus en plus insociables, il faut que, sous prétexte de prendre des eaux, il s'établisse dans tous les coins de l'Europe des *lieux de franchise* où, pendant deux mois, l'on puisse rire de tout sans se déshonorer.

Parmi les agréments de la vie, ceux-là seulement dont on jouissait à vingt-cinq ans sont en possession de plaire toujours.

C'est une fatalité : le *manque de physionomie* semble s'attacher à tout ce qui est moderne ; tout nous précipite, comme à l'envi, dans le genre ennuyeux.

Dans les autres, nous ne pouvons estimer que nous-mêmes.

J'aime mieux un ennemi qu'un ennuyeux.

Quelle belle chose que les Mémoires d'un homme non-dupe et qui a entrevu les choses ! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on lira en 1850.

Mes bêtes d'aversion, ce sont le *vulgaire* et l'*affecté*.

Quand je suis arrêté par des voleurs ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il m'amuse.

L'esprit doit être de cinq ou six degrés au-dessus des idées qui forment l'intelligence d'un public. S'il est de huit degrés au-dessus, il fait mal à la tête à ce public.

Le bonheur ne serait-il point de faire semblant de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ?

Je conviens des désavantages de la France : il me semble que je défendrais avec colère ma patrie attaquée par l'étranger ; mais, du reste, j'aime mieux l'homme d'esprit de Grenade ou de Kœnisberg que l'homme d'esprit de Paris. Celui-ci, je le sais toujours un peu par cœur. L'*imprévu*, le divin imprévu peut se trouver chez l'autre.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour l'*affecté* et le *vulgaire* m'entraînent au-delà de l'indifférence.

La première qualité, pour moi, dans tout ce qui est noir sur blanc, est de pouvoir dire avec Boileau :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Je ne suis pas mouton, ce qui fait que je ne suis rien.

Pour connaître l'homme, il suffit de l'étudier soi-même ; pour connaître les hommes, il faut les pratiquer. Je connais très peu les hommes, mes études ont été sur l'*homme*.

La perfection de la civilisation serait de combiner tous les plaisirs délicats du XIXe siècle avec la présence plus fréquente du danger.

On m'estime, mais on ne m'aime pas.

Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et le papisme que je crois la source de tous les crimes.

Je juge de la moralité politique d'un homme par son plus ou moins de haine pour l'instruction.

Quelle duperie de parler de ce qu'on aime ! Que peut-on gagner ? Le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres. Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs. De là peut-être cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion.

Le sabre tue l'esprit.

Suivant moi, la liberté détruit en moins de cent ans le *sentiment des arts*.

Aujourd'hui rien n'est plus malheureux pour une religion ou pour un système que d'être protégé par le gendarme.

Voulez-vous avoir de l'esprit (apprenez tous les esprits appris, pratiquez-les pour avoir le droit de les mépriser)

travaillez votre caractère et dites, dans chaque occasion, ce que vous penserez.

J'aime beaucoup les recueils de pensées morales, même médiocres ; elles me font faire une espèce d'examen de conscience.

J'ai horreur de ce qui est sale, or le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais là la saleté est cachée par la beauté.

Je soutenais hier un grand principe qui a généralement scandalisé, je puis m'en vanter : c'est que, dès qu'on connaît quelqu'un pour ennuyeux, il faut se brouiller avec lui ; que par ce moyen, au bout de dix ans, on se trouverait la société la plus agréable possible.

Rien ne me semble bête au monde comme la gravité.

LE FÉMINISTE

Une femme de trente ans, en France n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans ; une femme de cinquante, la raison d'un homme de vingt-cinq.

Si nous l'osions, nous donnerions aux jeunes filles une éducation d'esclave, la preuve en est qu'elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées,

Une femme de quarante-cinq ans n'a d'importance que par ses enfants et par son amant.

Toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du catéchisme de trois sous.

La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie, et bientôt court risque de l'ennuyer.

La fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature.

Il y a peut-être cinquante mille femmes en France qui, par leur fortune, sont dispensées de tout travail. Mais sans travail il n'y a pas de bonheur. (Les passions forcent elles-mêmes à des travaux et à des travaux fort rudes, qui emploient toute l'activité de l'âme).

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées.

L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins elles ont d'éducation proprement dite, plus elles valent.

La pire de toutes les duperies où puisse mener la connaissance des femmes est de n'aimer jamais, de peur d'être trompé.

Les femmes sont toutes comme des romans, intéressantes jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes.

Une femme d'esprit mesure sa résistance au degré de désœuvrement de son amant.

Ce qui vieillit le plus les femmes de trente ans, ce sont les passions humaines qui se peignent sur leurs figures.

Si les femmes amoureuses de l'amour vieillissent moins, c'est que ce sentiment dominant les préserve de la *haine impuissante.*

C'est à coups de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIXe siècle ; c'est en lui fermant tous les salons.

Il est peut-être beaucoup plus contre la pudeur de se mettre au lit avec un homme qu'on n'a vu que deux fois, après trois mots latins dits à l'église, que céder malgré soi à un homme qu'on adore depuis deux ans.

Les femmes honnêtes aussi coquines que les coquines.

La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant : elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui.

La seule chose que je voie à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir ; c'est le seul avantage que les femmes faciles aient sur les femmes tendres.

L'empire de la pudeur est tel qu'une femme tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

La pudeur des femmes en Angleterre, c'est l'orgueil de leur mari.

Ce qui avilit les femmes galantes, c'est l'idée qu'elles ont et qu'on a qu'elles commettent une grande faute.

En France, les filles peuvent donner à beaucoup d'hommes autant de bonheur que les femmes honnêtes, c'est-à-dire du bonheur sans amour, et il y a toujours une chose qu'un Français respecte plus que sa maîtresse : c'est sa vanité.

Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant ; or, quand on n'a que de la vanité, toute femme est utile, aucune n'est nécessaire.

Sans les nuances, avoir une femme qu'on adore ne serait pas un bonheur et même serait impossible.

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr de plaire aux femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer ; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable.

Une jeune femme se persuade bien mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit.

Amusez une femme et vous l'aurez.

Une femme est sans cesse agitée par le désir de plaire et la crainte du déshonneur.

C'est une mauvaise société pour une jeune femme que la société des autres femmes.

L'*imprévu*, produit par la sensibilité, est l'horreur des grandes dames ; c'est l'antipode des convenances.

Le fluide nerveux, chez les hommes, s'use par la cervelle, et, chez les femmes, par le cœur ; c'est pour cela qu'elles sont plus sensibles.

Ce qui fait que les femmes, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est

que jamais elles n'osent être franches qu'à demi : être franches serait pour elles comme sortir sans fichu.

Une femme croit entendre la voix du public dans le premier sot ou la première amie perfide qui se déclare auprès d'elle l'interprète fidèle du public.

Le tempérament bilieux, quand il n'a pas des formes trop repoussantes, est peut-être celui de tous qui est le plus propre à frapper et à nourrir l'imagination des femmes... C'est pour elles le contraire du prosaïque.

La source la plus respectable de l'*orgueil féminin*, c'est la crainte de se dégrader aux yeux de son amant par quelque démarche précipitée ou par quelque action qui peut lui sembler peu féminine.

Les enfants commandent par les larmes, et quand on ne les écoute pas, ils se font mal exprès. Les jeunes femmes se *piquent* d'amour-propre.

Les femmes douées d'une certaine élévation d'âme qui, après leur première jeunesse, savent voir l'amour où il est, et quel est cet amour, échappent, en général, aux don Juan qui ont pour eux plutôt le nombre que la qualité des conquêtes.

On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un polisson du même âge : pourquoi, à vingt ans, est-elle une grande idiote, gauche, timide, et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ?

L'AMANT

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

Dans l'amour-goût et peut-être dans les cinq premières minutes de l'amour-passion, une femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

L'amour-sensation est comme la gloire à l'armée : il n'y a qu'un moment pour le saisir.

Qu'est-ce que la beauté ? C'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir.

Du moment qu'il aime, l'homme le plus sage ne voit aucun objet *tel qu'il est*.

La vue de tout ce qui est extrêmement beau, dans la nature et dans les arts, rappelle le souvenir de ce qu'on aime avec la rapidité de l'éclair. C'est ainsi que l'amour du beau et l'amour se donnent mutuellement la vie.

Rappelons-nous que la *beauté* est l'expression du caractère, ou, autrement dit, des habitudes morales, et qu'elle est par conséquent exempte de toute passion. Or c'est de la *passion* qu'il nous faut.

L'air brillant de la beauté déplaît presque dans ce qu'on aime ; on n'a que faire de la voir belle, on la voudrait tendre et languissante.

Peut-être que les hommes qui ne sont pas susceptibles d'éprouver l'amour-passion sont ceux qui sentent le plus vivement l'effet de la beauté ; c'est du moins l'impression la plus forte qu'ils puissent recevoir des femmes.

Si l'on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle ; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime ; cependant l'attention peut encore être dis-

traite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait.

Les âmes très tendres ont besoin de la facilité chez une femme pour encourager la cristallisation.

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation. On entre en doute de la cristallisation elle-même.

Dans le cas d'amour empêché par victoire trop prompte, j'ai vu la cristallisation chez les caractères tendres chercher à se former après. Elle dit en riant : « Non, je ne t'aime pas. »

L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

Une marque que l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme cessent à l'instant de l'affecter.

Les femmes extrêmement belles étonnent moins le second jour. C'est un grand malheur, cela décourage la cristallisation. Leur mérite étant visible à tous et formant décoration, elles doivent compter plus de sots dans la liste de leurs amants, des princes, des millionnaires, etc.

L'amour aime, à la première vue, une physionomie qui indique à la fois dans un homme quelque chose à respecter et à plaindre.

Rien ne facilite les coups de foudre comme les louanges données d'avance et par des femmes à la personne qui doit en être l'objet.

L'amour est le miracle de la civilisation. Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination, c'est lui donner la vie.

Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour, c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime.

Ne pas aimer, quand on a reçu du ciel une âme faite pour l'amour, c'est se priver soi et autrui d'un grand bonheur.

Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreurs, un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses.

Les gens heureux en amour ont l'air profondément attentif, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste.

Les plaisirs de l'amour sont toujours en proportion de la crainte.

Rien n'ennuie l'amour-goût comme l'amour-passion dans son partner.

L'amour-goût s'enflamme et l'amour-passion se refroidit par les confidences.

Rien d'intéressant comme la passion, c'est que tout y est imprévu et que l'argent y est victime. Rien de plat comme l'amour-goût, où tout est calcul comme dans toutes les prosaïques affaires de la vie.

L'amour de tête a plus d'esprit sans doute que l'amour vrai, mais il n'a que des instants d'enthousiasme ; il se connaît trop, il se juge sans cesse ; loin d'égarer la pensée, il n'est bâti qu'à force de pensées.

A l'égard d'un rival, il n'y a pas de milieu : il faut ou plaisanter avec lui de la maniere la plus dégagée qu'il se pourra, ou lui faire peur.

Plus il entre de plaisir physique dans la base d'un amour, dans ce qui autrefois détermina l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité.

L'amour de deux personnes qui s'aiment n'est presque jamais le même.

Se réconcilier avec une maîtresse adorée qui vous a fait une infidélité, c'est se donner à défaire à coups de poignard une cristallisation sans cesse renaissante.

Chez les femmes, la jalousie doit être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut supporter de rage impuissante et de mépris de soi-même sans se briser.

La différence de l'infidélité dans les deux sexes est si réelle qu'une femme

passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme.

La cristallisation ne peut pas être excitée par des hommes-copies, et les rivaux les plus dangereux sont les plus différents.

J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion.

Souvent nous applaudissons de nous voir sacrifier un rival, et nous ne sommes que les instruments d'un effet qu'on veut produire dans le cœur de ce même rival.

Le naturel parfait et l'intimité ne peuvent avoir lieu que dans l'amour-passion, car dans tous les autres l'on sent la possibilité d'un rival favorisé.

Il ne peut pas y avoir d'ingratitude en amour ; le plaisir actuel paye toujours et au-delà les sacrifices les plus grands en apparence.

Il y a un plaisir délicieux à serrer dans ses bras une femme qui vous a fait beaucoup de mal, qui a été votre cruelle ennemie pendant longtemps et qui est prête à l'être encore. Bonheur des officiers français en Espagne, 1812.

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui pendre la main.

A Paris, le véritable amour ne descend guère plus bas que le cinquième étage, d'où quelquefois il se jette par la fenêtre.

Il y avait trop peu de sûreté dans l'antiquité pour qu'on eût le loisir d'avoir un amour-passion.

Le mari d'une jeune femme qui est adorée par son amant qu'elle traite mal et auquel elle permet à peine de lui baiser la main, n'a tout au plus que le plaisir physique le plus grossier, là où le premier trouverait les délices et les transports du bonheur le plus vif qui existe sur cette terre.

Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux... C'est au déclin de la vie qu'on en revient tristement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux se place l'amour véritable qui ne pense à rien qu'à soi-même.

En amour, quand on *divise* de l'argent, on augmente l'amour ; quand on en *donne*, on *tue* l'amour.

Les femmes françaises n'ayant jamais vu le bonheur des passions *vraies* sont

peu difficiles sur le bonheur intérieur de leur ménage et le *tous les jours* de la vie.

L'image du premier amour est la plus généralement touchante ; pourquoi ? C'est qu'il est presque le même dans tous les pays, dans tous les caractères. Donc ce premier amour n'est pas le plus passionné.

L'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même.

Qu'est-ce que la galanterie ? C'est le mensonge perpétuel de ce qu'on ne peut faire que rarement.

Opinion publique en 1822. Un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze ans, c'est la jeune personne qui est déshonorée.

Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux; j'en vois le pourquoi.

Etrange effet du mariage tel que l'a fait le XIXe siècle! L'ennui de la vie matrimoniale fait périr l'amour sûrement, quand l'amour a précédé le mariage. Et cependant, disait un philosophe, il amène bientôt chez les jeunes gens assez riches pour ne pas travailler, l'ennui profond de toutes les jouissances tranquilles. Et ce n'est que les âmes sèches, parmi les femmes, qu'il ne prédispose pas à l'amour.

Quand l'amour existe vraiment dans le mariage, c'est un incendie qui s'éteint, et qui s'éteint d'autant plus lentement qu'il était plus allumé.

La beauté est une promesse de bonheur.

LE PSYCHOLOGUE

Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur.

Un homme âgé et sans gloire est trop heureux de pouvoir faire du mal à un jeune homme qui a fait plus que lui.

Les convenances sont comme des lois destinées pour les gens médiocres et par des gens médiocres.

La convenance exacte, c'est la pensée *continue* du convenable, l'absence complète de l'individualité.

Plus un homme est sot, plus il est de niveau avec le monde.

Quand tu verras un homme qui ne désire plus rien *vivement*, sois sûr que la fortune ou la gloire de cet homme ne croîtra plus.

Le grand homme est comme l'aigle, plus il s'élève, moins il est visible, et il est puni de sa grandeur par la solitude de l'âme.

La plupart des hommes ont un moment dans leur vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est celui où rien ne leur semble impossible

Pour un homme bien né, être grossier c'est comme parler une langue

étrangère qu'il a fallu apprendre et qn'on ne parle jamais avec aisance. Que de gens haut placés parlent cette langue aujourd'hui avec une rare facilité !

En général, l'*homme bon*, c'est l'homme heureux, et le bonheur n'est pas de posséder, mais de réussir.

On admire la supériorité d'autrui dans un genre dont on conteste la supériorité ; mais vouloir faire sincèrement reconnaître à un être humain la supériorité d'un autre dans un genre dont il ne puisse contester la suprême utilité, c'est lui demander de cesser d'être soi-même, ce que personne ne peut demander à personne.

On rit, par une jouissance d'amour-propre, à la vue subite de quelque perfection que la faiblesse d'autrui nous fait voir en nous.

La politesse et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents.

Il faut une certaine force d'âme dans un homme pour qu'il puisse considérer ce qui nuit ou sert à son bonheur sans que l'extrême intérêt qu'il prend au sujet dont on discute ne lui fasse venir les larmes aux yeux et ne trouble ainsi sa vue.

Un homme, dans les transports de la passion, ne distingue pas les nuances et n'arrive jamais aux conséquences immédiates.

Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient.

Dans nos mœurs, c'est l'esprit accompagné d'un degré de force très ordinaire qui est la force. Encore même notre

force, grâce à la nature de nos armes. n'est plus une qualité physique, c'est du courage.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans réchauffer, comme le soleil d'hiver.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

Rien n'annonce le génie, peut-être l'opiniâtreté serait-elle un signe.

On cherche à adoucir ce qu'on dit à l'homme qu'on n'aime pas et à aggraver ce qu'on dit à l'homme qu'on aime. C'est qu'on sent qu'on a de quoi le dédommager.

Les caractères qui ont le malheur d'être au-dessus des misères qui font l'occupation de la plupart des hommes n'en sont que plus disposés à s'occuper uniquement des choses qui, une fois, ont pu parvenir à les toucher.

On n'a point généralement une idée juste des sacrifices que font faire les grandes passions. S'il en est des autres comme de l'amour, ceux qui les font ne les sentent pas.

La tristesse lorsqu'on connaît le monde, prouve qu'on a des passions que l'impossibilité de les satisfaire n'a pas encore pu guérir. La tristesse de qui ne connaît pas le monde prouve la lâcheté qui désespère de réussir.

On acquiert un grand esprit, non pas en apprenant beaucoup *par cœur*, mais en *comparant beaucoup* les choses qu'on voit ; il faut beaucoup méditer, et, quoiqu'on voie, tâcher d'en savoir la cause.

La marche ordinaire du XIXe siècle est que, quand un être puissant et noble rencontre un homme de cœur, il le tue, l'exile, l'emprisonne ou l'humilie tellement que l'autre a la sottise d'en mourir de douleur.

Malheur à l'homme d'étude qui n'est d'aucune coterie, on lui reprochera jusqu'à de petits succès fort incertains, et la haute vertu triomphera en le volant.

Les gens un peu délicats ont ce malheur bien grand au XIXe siècle : quand ils aperçoivent de l'exagération, leur âme n'est plus disposée qu'à inventer de l'ironie.

L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine. La bouche surtout, exempte de toute sympathie chez les gens à argent, est souvent d'une atroce laideur.

Hélas ! toute science ressemble en un point de la vieillesse dont le pire symptôme est la *science de la vie* qui empêche de se passionner et de faire des folies pour rien.

Une collection de baïonnettes ou de guillotines ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Les gens riches sont bien injustes et bien comiques lorsqu'ils se font juges dédaigneux de tous les péchés et crimes commis pour de l'argent.

Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

Avoir le caractère solide, c'est avoir une longue et ferme expérience des mécomptes et des malheurs de la vie. Alors l'on désire constamment ou l'on ne désire pas du tout.

Une résolution forte change sur le champ le plus extrême malheur en un état supportable.

C'est l'école du malheur qui manque souvent au mérite des jeunes gens faits pour être les plus aimables.

Le degré de bonheur dont on est susceptible se mesure sur le degré de force des passions.

Le seul danger des âmes grandes est de prendre des *secs* pour leurs égales, et de se mettre à les aimer comme elles savent aimer ; alors que de douleurs !

Ce qui fait les âmes élevées, c'est leur propre sensibilité, c'est l'ennui intérieur, allié naturel de tous les sots qui l'attaquent ; c'est cet allié qui leur donne trop souvent la victoire.

Une âme élevée se met bien au-dessus de certaines choses que le monde dispenes ; mais elle a souvent la faiblesse

de laisser apercevoir qu'elle prise certaines choses desquelles, sans cela, le monde n'eût pas songé à la priver.

Ce qui lie les amitiés dans le monde, c'est la possibilité de se séparer à chaque instant; un ami sent la possibilité de ne plus voir son ami.

LE COSMOPOLITE

On est bien autrement convaincu de ce qu'on a vu que de ce qu'on a lu.

Tout se fait par mode en France, même les déclarations du jury.

A tout prendre, je préfère le provincial ignorant des beautés de son pays au provincial enthousiaste. Quand un habitant d'Avignon me vante la fontaine de Vaucluse, il me fait l'effet d'un indiscret qui vient me parler d'une femme

qui me plaît, et qui la loue en termes pompeux précisément des beautés qu'elle n'a pas et à l'absence desquelles je n'avais jamais songé. Sa louange devient un pamphlet ennemi.

La France est certainement le pays de la terre où votre voisin vous fait le moins de mal ; ce voisin ne vous demande qu'une chose, c'est de lui témoigner que vous le regardez comme le premier homme du monde.

Le Français ne voit la bravoure que sous l'air tambour-major.

L'Italien adore son Dieu par la même fibre qui lui fait idolâtrer sa maîtresse et aimer la musique. C'est que pour lui il entre beaucoup de crainte dans l'*amour*.

La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi *bête* dans les petites villes de France qu'aux Etats-Unis d'Amérique.

La patrie de Voltaire, de Molière et de Courier est depuis longtemps la ville de l'esprit; mais le pays entre la Loire, la Meuse et la mer ne peut sentir les beaux-arts. Pourquoi ? Il aime le *joli* et hait l'*énergie*.

Les hommes de cette race [anglaise] ne sentent la vie que lorsqu'ils se mettent en colère... C'est avoir *un obstacle à surmonter* qu'il leur faut.

L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en abordant en Angleterre.

La civilisation étiole les âmes. Ce qui frappe surtout, lorsqu'on revient de Rome à Paris, c'est l'extrême politesse et les yeux *éteints* de toutes les personnes qu'on rencontre.

L'*envie* me paraît être le plus grand obstacle au bonheur des Français.

Un beau climat est le trésor du pauvre qui a de l'âme.

Point de graces et beaucoup d'affectation, pas l'ombre du naturel : voilà ce qui fait d'un fort Allemand un des êtres les plus ridicules qu'on puisse rencontrer.

Les Anglais, en général, ne peuvent pas avoir d'*esprit*.

Chez une nation où la vanité est la passion dominante, un mot spirituel pare à tout.

En France, nous confondons l'*air grand* avec l'air grand seigneur ; c'est à peu près le contraire. L'un vient de l'habitude des grandes pensées, l'autre de l'habitude des pensées qui occupent les gens de haute naissance.

Un provincial est toujours un peu moins arriéré et un peu moins envieux au moment où il vient de lire un journal ; c'est le contraire du Parisien que le journal hébète.

J'ai une inclination naturelle pour la nation espagnole. Ces gens-là se battent depuis vingt-cinq ans pour obtenir une certaine chose qu'ils désirent. Ils ne se battent pas *savamment ;* un dixième seulement de la nation se bat ; mais, enfin, ce dixième se bat, non pour un salaire, mais pour obtenir un avantage moral.

Ce qui me charme dans les Espagnols, c'est l'absence complète de cette hypocrisie qui n'abandonne jamais l'homme comme il faut de Paris. Les Espagnols sont tout à leur sensation actuelle. De là les folies qu'ils font par amour, et leur profond mépris pour la société française basée sur des mariages *conclus par des notaires.*

En Angleterre, la mode est un devoir; à Paris, c'est un plaisir.

Je pense que les hommes de mérite de l'an 1850 seront pris pour la plupart loin de Paris. Pour faire un homme distingué, il faut à vingt ans cette chaleur d'âme, cette duperie, si l'on veut, que l'on ne rencontre guère qu'en province ; il faut aussi cette institution philosophique et dégagée de toute fausseté que l'on ne rencontre que dans les bons collèges de Paris.

Il ne faut jamais demander de l'héroïsme à un gouvernement.

Quoi qu'on en dise, le Français, surtout en province, n'a nullement le *sentiment des arts ;* je me hâte d'ajouter qu'il a celui de la *bravoure*, de l'*esprit* et du *comique*.

La bravoure tient probablement à la vanité et au plaisir de faire parler de soi ; combien ne voit-on pas de maréchaux de France sortis de la Gascogne !

La cause du mauvais goût chez les Français, c'est l'engouement. Ce qui tient à une autre circonstance plus fâcheuse, le manque absolu de caractère.

En Angleterre, l'aristocratie méprise les lettres. A Paris, c'est un chose trop importante. Il est impossible pour des Français habitant Paris de dire la vérité sur les ouvrages d'autres Français habitant Paris.

Dans le malheur, le Français le plus brave perd la *netteté de son esprit ;* ce courage qui ne consiste pas uniquement à se faire tuer lui manque net.

Le climat ou le tempérament fait la force du *ressort*. L'éducation ou les mœurs, le *sens* dans lequel ce ressort est employé.

En France, où le caractère manque, c'est aux galères que se trouve la réunion des hommes les plus singuliers. Ils ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la force du caractère.

Le peuple italien est moins éloigné que nous des grandes actions : *il prend quelque chose au sérieux*. En France, dès qu'on a expliqué avec esprit le *pourquoi* d'une bassesse, elle est oubliée.

Quand on veut savoir l'histoire, il faut avoir le courage de la regarder en face.

La vérité triste et crue sur beaucoup de choses ne se rencontre à Paris que dans la conversation de quelque vieil avoué d'humeur acariâtre. Tout le reste de la société se plaît à jeter un voile sur le vilain côté de la vie. L'excès du déguisement devient quelquefois ridicule parmi les gens qui ont eu le malheur de naître très nobles et très riches ; mais

en général cette manière de représenter la vie fait le charme de la société française.

Toute vraie passion ne songe qu'à elle. C'est pourquoi, ce me semble, les passions sont ridicules à Paris où le voisin prétend toujours qu'on pense beaucoup à lui.

En France il n'y a point de *vérités* : il n'y a que des modes ; il est donc parfaitement inutile de démontrer qu'*il est utile* de faire telle ou telle chose.

Les villes de province haïssent Paris et l'imitent ; il est plaisant de voir ces deux dispositions se succéder tous les quarts d'heure dans l'âme d'un provincial.

Le gouvernement anglais est le seul en Europe qui me paraisse valoir la peine d'être étudié. Partout ailleurs,

c'est un despote, bonhomme au fond, mais timide et trompé à plaisir par des nobles ou des généraux remplis de haine, mais plus ou moins imbéciles.

La fortune d'un certain lieutenant d'artillerie a rendu fous tous les Français pour un demi siècle au moins.

A vrai dire il n'y a plus de tournure d'état en France. Le seul état qui gâte encore un peu son homme, c'est celui de savant... A cette exception près, chacun est *affecté* en raison directe de son peu d'esprit et de la masse d'argent et d'importance sociale qu'il possède.

C'est par suite d'une erreur d'optique que les patois semblent plus naïfs et plus aimables que les langues employées pour les choses tristes et raisonnables de la vie. Si l'on ne pouvait parler aux femmes qu'une certaine langue, fût-ce l'allemand de Vienne, cette langue nous semblerait bientôt l'emporter en grâce sur toutes les autres.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie qui leur semble toujours une atrocité.

Si le provincial est excessivement timide, c'est qu'il est excessivement prétentieux ; il croit que l'homme qui passe à vingt pas de lui sur la route n'est occupé qu'à le regarder ; et si cet homme rit par hasard, il lui voue une haine éternelle.

On ne sait rien faire bien en province, pas même mourir.

Il n'y a pas d'opinion publique à Paris sur les choses contemporaines ; il n'y a qu'une suite d'engouements se détruisant l'un l'autre, comme une onde de la mer effaçant l'onde qui la précédait.

Tout ce qui est profond n'est ni compris ni admiré en France : Napoléon le savait

bien ; de là ses affectations, ses airs de comédie qui l'eussent perdu auprès d'un public italien.

De la nécessité politique du journal dans les grandes villes naît la triste nécessité du *charlatanisme*, seule et unique religion du XIXe siècle.

Le grand malheur de l'époque actuelle, c'est la colère et la *haine impuissante*. Ces tristes sentiments éclipsent la gaieté naturelle au tempérament français.

Tôt ou tard, les provinciaux et les étrangers s'apercevront que tous les articles des journaux français sont dictés par la *camaraderie ;* on ne lira plus les jugements littéraires des journaux de Paris, on ne leur demandera que ce qu'ils peuvent seuls fournir au monde, de l'*esprit actuel* et qu'il est impossible de révoquer en doute.

A Paris, ce sont les notaires qui font les mariages. Ce seul fait, qui, à la vérité, est cruel, nous expose aux plaisanteries de toute l'Europe et même à quelque chose de plus.

L'essentiel pour faire la conquête d'une Italienne, c'est d'avoir l'âme *exaltable*. L'esprit français, qui prouve du sang-froid, est un obstacle.

De nos jours on a trouvé le secret d'être fort brave sans énergie ni caractère. Personne ne *sait vouloir ;* notre éducation nous désapprend cette grande science. Les Anglais savent vouloir ; mais ce n'est pas sans peine qu'ils font violence au génie de la civilisation moderne ; leur vie en devient un effort continu.

Un des caractères du siècle de la Révolution (1789-1832) c'est qu'il n'y ait point de grand succès sans un certain degré d'impudeur et même de charlatanisme décidé.

Les pauvres gens qui peuplent la *Trappe* sont des malheureux qui n'ont pas eu tout à fait assez de courage pour se tuer. J'excepte toujours les chefs qui ont le plaisir d'être chefs.

L'immense respect pour l'argent, grand et premier défaut de l'Anglais et de l'Italien, est moins sensible en France, et tout à fait réduit à de justes bornes en Allemagne.

Les Romains paraissent *méchants* au premier abord ; ils ne sont qu'extrêmement méfiants, et avec une imagination qui s'enflamme à la plus légère apparence. S'ils font des méchancetés *gratuites*, c'est un homme rongé par la peur, et qui cherche à se rassurer en essayant son fusil.

Si je disais, comme je le crois, que la *bonté* est le trait distinctif du caractère des habitants de Paris, je craindrais beaucoup de les offenser.

« Je ne veux pas être bon. »

En France, les hommes qui ont perdu leur femme sont tristes ; les veuves, au contraire, gaies et heureuses. Il y a un proverbe parmi les femmes sur la félicité de cet état. Il n'y a donc pas d'égalité dans le contrat d'union.

Le *ridicule* effraye l'amour. Le ridicule impossible en Italie, ce qui est de bon ton à Venise est bizarre à Naples, donc rien n'est bizarre. Ensuite rien de ce qui fait plaisir n'est blâmé. Voilà qui tue l'honneur bête, et une moitié de la comédie.

En France, la province, pour tout ce qui regarde les femmes, est à quarante ans en arrière de Paris... Manque de naturel, grand défaut des femmes de province... Celles qui jouent le premier rôle dans leur ville, pires que les autres.

C'est un malheur d'avoir connu la beauté italienne : on devient insensible.

Hors de l'Italie, on aime mieux la conversation des hommes.

Aujourd'hui, j'estime Paris. J'avoue que, pour le courage, il doit être placé au premier rang, comme pour la cuisine, comme pour l'*esprit*. Mais il ne m'en séduit pas davantage pour cela. Il me semble qu'il y a toujours de la *comédie* dans sa vertu.

L'ARTISTE

Le *caractère* en peinture est comme le chant en musique : on s'en souvient toujours, et l'on ne se souvient que de cela.

La beauté antique est l'expression d'un caractère utile ; car, pour qu'un caractère soit extrêmement utile, il faut qu'il se trouve réuni à tous les avantages physiques. Toute passion détruisant l'habitude, toute passion nuit à la beauté.

Je suis fâché de le dire : mais, pour sentir le beau antique, il faut être chaste.

Le beau idéal antique est un peu républicain (il annonce les mêmes vertus que commande la république). Je me hâte d'ajouter que, grâce à l'amabilité de nos femmes, la république antique ne peut pas être et ne sera jamais un gouvernement moderne.

Le beau moderne est fondé sur cette dissemblance générale qui sépare la vie de salon de la vie du forum.

Le public sent si bien, quoique si confusément, l'existence du beau idéal moderne qu'il a fait un mot pour lui, l'*élégance*.

La *bonne foi* nuit peut-être à l'esprit, mais je la crois indispensable pour exceller dans les arts.

Ne trouvez-vous pas que le seul genre gothique est en harmonie avec une religion terrible qui dit au plus grand nombre de ceux qui entrent dans ses églises : Tu seras damné ?

Pour bien comprendre les tableaux des grands maîtres, il faut se figurer l'atmosphère morale au milieu de laquelle vivaient Raphaël, Michel Ange, Léonard de Vinci, le Titien, le Corrège.

Les yeux bordés de noir des têtes de Raphaël qui leur donnent l'air d'avoir passé la nuit avec leurs amants !

Le *style* en peinture est la manière particulière à chacun de dire les mêmes choses.

Voici la grande difficulté des arts et de la littérature au XIXe siècle : le monde est rempli de personnages que

leurs richesses appellent à *acheter*, mais à qui la grossièreté de leur goût défend d'*apprécier*. Ces gens sont la pâture des charlatans. Les succès qu'ils font étouffent la réputation du peintre homme de talent.

Croire sur parole est souvent commode en politique ou en morale, mais dans les arts c'est le grand chemin de l'ennui.

Les femmes ont une sympathie naturelle et que je croirais instinctive pour les couleurs fraîches et brillantes; elles ont besoin d'un acte de courage pour regarder longtemps des couleurs ternies par trois siècles d'existence et qui, pour tout dire, ont un aspect sale.

Le vulgaire en France n'accorde le nom de beau qu'à ce qui est *féminin*.

L'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres de génie qu'une estime

sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général.

C'est un grand malheur d'avoir vu de trop bonne heure la beauté sublime.

Le premier degré du goût est d'exagérer, pour les rendre sensibles, les effets agréables de la nature. Plus tard, on voit qu'exagérer les effets de la nature, c'est perdre sa variété infinie et ses contrastes, si beaux parce qu'ils sont éternels, plus beaux encore parce que les émotions les plus simples les rappellent au cœur.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions du génie ; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloire et la richesse d'une nation ? Nous ne le croyons pas.

Toute l'Europe, en se cotisant, ne pourrait faire un seul de nos bons volumes français : les *Lettres Persanes*, par exemple.

Peut-être l'*esprit* ne peut-il durer que deux siècles. Un jour Beaumarchais sera ennuyeux ; Erasme et Lucien le sont bien.

Il me semble que le lecteur est d'avis que rien ne conduit aussi vite au baillement et à l'*épuisement moral* que la vue d'un fort beau paysage : c'est dans ce cas que la colonne antique la plus insignifiante est d'un prix infini ; elle jette l'âme dans un nouvel ordre de sentiment.

Les arts qui commencent à nous plaire en peignant les jouissances des passions, et, pour ainsi dire, par *réflexion*, comme la lune éclaire, peuvent finir par nous donner des jouissances plus fortes que les passions.

Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route.

Au XIXe siècle, la démocratie amène nécessairement dans la littérature le règne des gens médiocres, raisonnables, bornés et plats, littérairement parlant.

Il faut se posséder pour bien parler, il faut peut-être *posséder son âme*, l'avoir *understanding* pour telle passion à volonté pour bien écrire.

Le jour où l'on est ému n'est pas celui où l'on remarque mieux les beautés et les défauts.

Tout l'esprit fin est dans la connaissance de la liaison des idées : voyez Figaro, le modèle de l'homme aimable au XVIIIe siècle.

Un roman est comme un archet, la caisse du violon qui rend les sons, c'est l'âme du lecteur.

Comment peindre les passions, si on ne les connaît pas? Et comment trouver le temps d'acquérir du talent, si on les sent palpiter dans son cœur ?

Une chose fait naître le grand génie c'est la mélancolie... Tous les grands peintres *sensibles* ont ainsi commencé par la *mélancolie.*

Le degré de ravissement où notre âme est portée est l'unique thermomètre de la beauté en musique, tandis que, du plus grand sang-froid du monde, je dis d'un tableau de Guide : « Cela est « de la première beauté ! »

Mon thermomètre est ceci : quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, cette musique est excellente pour moi.

Le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui,

dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible.

Le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrières-grands-pères.

Il faut du courage pour être romantique, car il faut *hasarder*.

De mémoire d'historien, jamais peuple n'a éprouvé dans ses mœurs et dans ses plaisirs de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823 ; et l'on veut nous donner toujours la même littérature !

Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs ou les faits et pensées sur lesquels il est placé.

On dit qu'un homme a un style lorsque, rencontrant une phrase dans une gazette, on peut dire qu'elle est de lui.

Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des gens de lettres uniquement occupés pendant leur jeunesse à peser un hémistiche de Racine ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare.

L'invasion des idées *libérales* va amener une nouvelle littérature.

Le vers est destiné à rassembler en un foyer, à force d'ellipses, d'inversions, d'alliances de mots, etc... (privilèges de la poésie) les choses qui rendent frappante une beauté de la nature.

L'inversion est une grande *concession* en français, un immense privilège de la poésie, dans cette langue amie de la vérité et claire avant tout.

L'empire du *rythme* ou du vers ne commence que là ou l'inversion est permise.

Pour le plaisir dramatique, ayant à choisir entre deux excès, j'aimerais toujours mieux une prose trop simple comme celle de Sedaine ou de Goldoni que des vers trop beaux.

La pensée ou le sentiment doit, avant tout, être énoncé avec clarté dans le genre dramatique, en cela l'opposé du poème épique.

Dans les arts et dans toutes les actions de l'homme qui admettent de l'originalité, ou l'on est soi-même ou l'on n'est rien.

Il me semble qu'il faut du courage à l'écrivain presque autant qu'au guerrier ; l'un ne doit pas plus songer aux journalistes que l'autre à l'hôpital.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5
Pensées et Impressions 13
L'Egotiste 15
Le Féministe 27
L'Amant 37
Le Psychologue 51
Le Cosmopolite 61
L'Artiste 77

IMP. REPESSE-CRÉPEL ET FILS, ARRAS

LIBRAIRIE E. SANSOT et Cie, ÉDITEURS
53, Rue Saint-André-des-Arts. — PARIS

Collection in-12 couronne à 1 fr. le volume

MAURICE BARRÈS.	*Huit jours chez M. Renan*, suivi de *Le Regard de M. Renan*. 7e édition	1 vol.
—	*Les Lézardes sur la Maison*	1 vol.
—	*Quelques Cadences*	1 vol.
—	*Ce que j'ai vu à Rennes* . .	1 vol.
—	*La Vierge assassinée* . . .	1 vol.
—	*De Hégel aux Cantines du Nord*.	1 vol.
HENRY BORDEAUX.	*Deux Méditations sur la Mort*	1 vol.
HENRI BREMOND	*Le Charme d'Athènes*. . .	1 vol.
GOMEZ CARRILLO.	*Quelques petites Ames d'ici et d'ailleurs*	1 vol.
PAUL FLAMANT.	*Au Poteau frontière* . . .	1 vol.
JEAN LORRAIN.	*Heures de Corse*	1 vol.
PELADAN.	*La Dernière Leçon de Léonard de Vinci*.	1 vol.
	Origine et esthétique de la tragédie.	1 vol.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE ADRESSÉS A MM. SANSOT & Cie, ÉDITEURS, 53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS.